

*La Maison-Dieu*, 217, 1999/1, 21-35

Xavier THÉVENOT

## GUÉRISON, SALUT ET VULNÉRABILITÉ

**M**ALADIE ORGANIQUE, souffrance psychique, entraînent dans la spirale mortifère de l'exclusion sociale ou de la guerre, sentiment que l'absurdité atteint toutes choses, perception que la liberté est en partie aliénée... autant d'expériences, hélas fréquentes, qui peuvent diminuer, voire anéantir, le goût de vivre, et qui ne manquent jamais de faire naître ou de redoubler en l'être humain la perception de sa vulnérabilité, lui faisant pressentir jusque dans l'intime de son être le travail de la mort.

La liturgie chrétienne ne reste évidemment pas muette devant de telles situations. De bien des manières, elle cherche à signifier à la personne éprouvée que Dieu est avec elle dans sa lutte contre les puissances du mal. Notamment, fidèle à la pratique de l'Église du 1<sup>er</sup> siècle (Jc 5, 14-15), elle propose des rites, tel le sacrement des malades, qui veulent rappeler et actualiser les puissances de *guérison* et de *salut* du Christ. Mais en Occident une telle proposition est reçue par un monde de plus en plus désenchanté et postchrétien, qui émet en outre des messages contradictoires quant au rapport que l'homme doit entretenir à sa finitude. Par les discours de ses intellectuels

les plus en vue, et par la tendance des médias à mettre en exergue l'aspect tragique de l'existence, notre société souligne à l'envi la nécessité de se reconnaître fini. Mais, simultanément, par la publicité envahissante, par les avancées de la médecine, par l'amélioration de l'espérance de vie, et par bien d'autres réalités encore, elle renforce les tendances de chacun à dénier la fragilité de son être corporel et psychique. Comment, dès lors, les thèmes chrétiens de la guérison et du salut peuvent-ils être entendus ? Ne risquent-ils pas de faire oublier que la vulnérabilité est une des caractéristiques les plus essentielles de l'homme ? Telles sont les questions que nous voudrions examiner d'un point de vue tant anthropologique que théologique. Cela nous conduira à montrer qu'en définitive, loin d'éliminer la vulnérabilité, la liturgie donne des moyens de mieux la reconnaître et l'assumer.

### Point de vue anthropologique

Commençons notre réflexion anthropologique par l'examen du thème de la guérison. Deux raisons guident un tel choix. D'une part, la maladie constitue une des expériences de la vulnérabilité parmi les plus fortes ; or sa définition ainsi que celle de la santé s'avèrent très complexes. D'autre part, cela facilitera une meilleure compréhension du thème guérison-salut qui est présent dans de nombreuses péripécies néotestamentaires.

#### *La guérison selon la médecine*

Aux yeux de bien des malades, le terme « guérir » semble désigner une opération simple : faire disparaître le symptôme pathologique qui fait souffrir. Mais, à lire les débats récents autour de la définition de la santé et de la normalité psychique, on perçoit vite la naïveté d'une telle vision.

Dans la tradition médicale la plus classique, la formule du docteur René Leriche selon laquelle « la santé est la vie

dans le silence des organes <sup>1</sup> » a souvent servi de référence pour désigner l'état non pathologique du sujet humain. Mais cette formule n'a pas tardé à montrer ses limites. D'une part, elle apparaissait trop centrée sur la seule dimension organique de la maladie, d'autre part, elle s'avérait trop individualiste, négligeant l'enracinement socioculturel de toute personne. Enfin, elle faisait oublier que l'absence de douleur ne signifie pas nécessairement l'absence de pathologie. Comme le souligne avec à-propos Michel Serres dans un livre qui fait l'éloge de la « noise » : « Silence au bruit, la santé n'est que ce silence. Non ! L'inadaptation, l'inquiétude, la rumeur qui court dans le corps tacite sont déjà, sont souvent des guides de vie [...]. La santé ne cesse pas de commencer [...]. Oui, l'angoisse est guide de vie et l'inquiétude annonce le nouveau. Nous produisons, sans y songer, de l'imprévu, notre espérance, et du danger, notre enrichissement <sup>2</sup>. »

Aussi, pour faire face aux déficiences de la formule de Leriche, s'est-on souvent référé à la définition de l'Organisation mondiale de la santé : « La santé est un état de complet bien-être physique, mental et social <sup>3</sup>. » Une telle formule, en faisant implicitement référence à l'idée de bonheur, prenait certes en compte le caractère multidimensionnel de la « bien portance » ; mais elle passait encore sous silence l'historicité de l'être humain, faisant comme si la santé n'était pas une réalité évolutive. Enfin et surtout, elle maniait une vision si utopique du rapport au corps, au psychisme et à la société que vouloir l'appliquer à la lettre risquait de déclencher une recherche quasi obsessionnelle du bien-être, qui à terme ne peut que déboucher sur l'angoisse, voire sur la maladie !

Les travaux de Georges Canguilhem sur *le normal et le pathologique* ont joué un rôle décisif pour faire comprendre « qu'il n'y a pas de troubles pathologiques en soi

---

1. Voir P. VERSPIEREN, « Vie, santé et mort », dans B. LAURÉT et F. REFOULÉ (dir.), *Initiation à la pratique de la théologie*, Tome IV : *Éthique*, Paris, Éd. du Cerf, 3<sup>e</sup> édition, 1993, p. 365.

2. M. SERRES, *Genèse*, Grasset, 1982, p. 215-216.

3. P. VERSPIEREN, *ibid.*

[et que] l'anormal ne peut être apprécié que dans une relation<sup>4</sup> ». Ainsi le professeur René Dubos juge que la santé est « l'aptitude à exercer efficacement les fonctions requises dans un milieu donné ; et comme ce milieu ne cesse d'évoluer, la santé est un *processus d'adaptation continuelle* aux multiples microbes, irritants, tensions et problèmes auxquels l'homme doit faire face chaque jour<sup>5</sup> ». Ce faisant, il intègre certes l'idée d'adaptation à l'environnement et celle d'évolution, mais il passe encore sous silence la condition mortelle de l'homme ; condition à laquelle se heurte pourtant continuellement le monde médical. Aussi ne doit-on pas s'étonner de trouver sous la plume de la Commission préparatoire au VII<sup>e</sup> plan français la formule suivante qui, elle, fait droit au travail de la mort : « La santé est capacité de s'adapter à un environnement qui change ; capacité de grandir, de vieillir, de guérir parfois, au besoin de souffrir, et finalement d'atteindre la mort en paix<sup>6</sup>. »

On le voit, ce débat apparemment purement médical autour des définitions de la santé, prend une tournure de plus en plus philosophique. S'éloignant peu à peu d'une vision de l'homme réduit à son fonctionnement organique, il est sous-tendu de façon implicite par ce que l'on pourrait appeler une dialectique laïque de la guérison et du salut. De la guérison, puisqu'il cherche à nommer la disparition d'une souffrance reconnue médicalement. Du « salut », puisqu'il tente de désigner un état grâce auquel la globalité de la personne, considérée dans toute son histoire et dans son enracinement culturel, trouve à s'épanouir.

### *Guérir et humaniser. Point de vue psychanalytique*

Trois données des approches psychanalytiques de la

4. G. CANGUILHEM, *Le Normal et le Pathologique*, Paris, PUF, coll. « Quadrige », 5<sup>e</sup> édition, 1984, p. 123.

5. P. VERSPIEREN, *ibid.*

6. *Ibid.*

maladie physique ou psychique donnent à penser qu'elles sont sous-tendues elles aussi par le même type de dialectique.

Tout d'abord, on sait que le débat sur le but, thérapeutique ou non, de la cure-type est loin d'être clos. Il reste d'autant plus vif que le pouvoir de guérison octroyé à la psychanalyse est effectivement difficile à évaluer, tant la démarche touche le sujet en ce qu'il a de plus singulier. Beaucoup de médecins et psychologues estiment que les effets proprement thérapeutiques de la psychanalyse sont très faibles ; en tout cas, moindres que ceux promis par la théorie, surtout si l'on tient compte des nombreuses années – onéreuses à bien des points de vue – passées par l'analysant sur le divan. Ce à quoi beaucoup d'analystes rétorquent que la démarche de la « cure » ne vise pas tant à guérir des symptômes qu'à permettre à l'analysant de devenir toujours davantage un « corps signifiant », un authentique sujet de parole. C'est bien pourquoi on donne son vrai nom à l'analyse lorsqu'on l'appelle « cure de parole ». Il s'agit d'abord de permettre au patient d'effectuer un exode hors du monde de *l'infans* ; monde marqué par bien des illusions et par de nombreux refus inconscients portant sur les diverses formes de la temporalité, sur le corps marqué d'affects sexués et agressifs, sur la division de l'être instaurée par les signifiants langagiers, sur la puissance de la mort. Exode, difficile s'il en est, qui conduit à assumer toujours mieux sa condition d'homme ou de femme, marquée par la finitude et la vulnérabilité. C'est pourquoi, disent certains, l'analyse est bien une cure, mais c'est une cure de finitude. Hors de là, elle est dans la droite ligne des illusions qu'elle prétend précisément combattre.

### *Fuite dans la maladie ou dans la guérison*

On comprend dès lors que la théorie freudienne ait forgé un concept qui ne manque pas d'étonner les non-initiés : celui de « fuite dans la maladie ou la guérison ». Aux yeux d'un analyste, en effet, tout symptôme est, au moins pour

une part, une « formation de compromis » entre le désir inconscient et les exigences défensives du moi. Une telle formation apporte, au plan économique, une satisfaction de remplacement au désir inconscient, et s'opère, d'un point de vue symbolique, selon certaines lignes associatives. Aussi peut-il exister des « fuites dans la maladie » grâce auxquelles le sujet échappe à tel ou tel conflit psychique et tire de sa souffrance quelques bénéfices secondaires qu'en son inconscient il n'est pas prêt à abandonner. C'est pourquoi certaines personnalités offrent de fortes résistances à la guérison, tandis que d'autres « décompensent » à la suite de telle ou telle action thérapeutique qui, en faisant disparaître le symptôme, ébranle la formation inconsciente de compromis qui le sous-tendait.

Inversement, des guérisons peuvent se produire au cours de la cure. Certaines d'entre elles sont perçues par l'analyste comme des effets de maturation psychique car elles signent la fin d'un conflit psychique et une meilleure inscription du désir dans la réalité personnelle et sociale. D'autres en revanche apparaissent comme des moyens que trouve le psychisme pour éviter certaines prises de conscience momentanément trop lourdes à porter. Elles peuvent certes être parfois considérées comme provisoirement utiles pour encourager une poursuite de la cure, mais elles ne sauraient être perçues comme critères de l'opportunité de mettre fin à l'analyse. Ainsi la démarche psychanalytique relie toujours le thème de la guérison à celui plus vaste de l'émergence d'une personnalité plus authentiquement humaine. En d'autres termes, elle met en œuvre une dialectique de la guérison et de l'humanisation.

#### *Guérir et humaniser. Point de vue psychanalytique*

##### *Qu'est-ce qu'un bien portant ?*

La définition du bien portant que donne Jean Bergeret confirme l'existence de cette dialectique : « Le véritable bien portant n'est pas simplement quelqu'un qui se déclare comme tel, ni surtout un malade qui s'ignore, mais un sujet portant en lui suffisamment de *fixations conflictuelles* pour

être aussi malade que bien des gens, mais qui n'aurait pas rencontré sur sa route des difficultés internes et externes supérieures à son équipement affectif héréditaire et acquis, à ses facultés personnelles défensives et adaptatives, et qui se permettrait un *jeu assez souple* de ses besoins pulsionnels, de ses processus primaire et secondaire, sur les plans tout aussi personnels que sociaux, en tenant un juste compte de la réalité, et en se réservant le droit de se comporter de façon *apparemment aberrante* dans des circonstances exceptionnellement "anormales". »

Une telle définition souligne que la santé est compatible avec certaines fixations conflictuelles. Un travail thérapeutique ne saurait donc être confondu avec une entreprise de normalisation qui prétendrait résoudre tous les nœuds psychiques mis en place dans la petite enfance. Aider une personnalité qui souffre de troubles psychiques, c'est d'abord l'autoriser à reconnaître suffisamment les perturbations de son histoire, c'est ensuite assouplir les relations qu'elle entretient avec ses pulsions et ses mécanismes de défense, c'est enfin lui permettre de s'adapter à la réalité sociale sans avoir peur des phénomènes régressifs que la difficulté de la vie peut parfois provoquer en elle. Une telle conception de l'activité thérapeutique suggère que l'équilibre psychique, à la manière d'un horizon, ne peut jamais être totalement atteint. Loin d'être équivalent à un silence des pulsions, il se présente comme une recherche continue, parfois douloureuse, parfois joyeuse, d'un avenir plus humain à travers la remémoration d'un passé blessé. Guérir, au sens de supprimer tel ou tel symptôme, ne doit pas être confondu avec le fait de « sauver », c'est-à-dire de permettre une existence avec autrui, consciente de sa vulnérabilité et suffisamment joyeuse.

7. J. BERGERET, *La Personnalité normale et pathologique*, Paris, Dunod, 1985, p. 15. C'est nous qui soulignons.

### *Quelques données de l'ethnopsychiatrie*

Ces réflexions pourraient être complétées par les recherches de l'ethnopsychiatrie. Celles-ci soulignent en effet la dimension culturelle de tout symptôme. Chaque société propose, si l'on ose dire, un « prêt à porter » pathologique : si un de ses membres doit manifester un malaise existentiel, il devra tomber malade de telle ou telle façon ! Par exemple, en Europe, un jeune qui se juge non reconnu par ses parents exprimera le plus souvent son mal de vivre en sombrant dans la toxicomanie, tandis que dans un autre continent il inaugurerait peut-être une anorexie ou des manifestations hystériques. C'est dire que même la tentative d'exprimer une prise de distance par rapport à l'ordre symbolique d'une société ne peut se réaliser sans assumer, d'une façon inconsciente, certaines injonctions de cet ordre : ma déviance psychique est comme proposée ou préformée par le groupe d'appartenance. Cela rappelle que la vulnérabilité de l'être personnel a toujours une dimension sociale. Toute tentative thérapeutique, y compris liturgique, qui l'oublierait serait vouée à l'échec.

C'est la raison pour laquelle l'ethnopsychiatrie propose précisément des rituels qui cherchent à remédier aux divisions intérieures du sujet malade et à son exclusion sociale. Grâce à la puissance des récits et des symboles, elle tente d'inscrire à nouveau le sujet dans un ordre symbolique. Mais ce faisant, elle n'oublie pas que la plupart des rites thérapeutiques doivent comporter une phase de « transe » où les distinctions imposées par le cadre rituel semblent provisoirement brouillées. La mise en œuvre, suffisamment bien régulée, de la confusion<sup>8</sup>, avec la reconnaissance existentielle de la vulnérabilité qu'elle implique, semble un passage obligé pour certaines guérisons. La

---

8. Voir à ce sujet : T. NATHAN, *La Folie des autres. Traité d'ethnopsychiatrie clinique*, Paris, Dunod, 1986 ; et D. BOUGNOUX (dir.), *La Suggestion. Hypnose, influence, transe*, Laboratoires Delagrangue, coll. « Les empêcheurs de penser en rond », 1991.



liturgie catholique, qui cherche parfois à ordonner de façon excessive tout ce qui se vit dans son cadre, ne doit pas l'oublier !

### *Guérir, soigner et expérimenter la vulnérabilité*

De ces quelques rappels anthropologiques, on retiendra que les penseurs contemporains font de plus en plus place à la vulnérabilité dans leur conception de la guérison ou de la santé. Médecins et psychothérapeutes savent que viser un état invulnérable est aussi illusoire que vouloir retrouver l'intégrité corporelle et psychique. Contre la tentation de tout réparer et « normaliser », ils sont nombreux à avoir découvert, pour employer une distinction chère aux Anglo-Saxons, que le *to cure* (guérir) ne doit jamais faire négliger le *to care* (prendre soin). Cela conduit le thérapeute à se rappeler qu'il est d'abord un soignant, et qu'il doit donc se soucier de la dignité de la personne, jusque dans les échecs des traitements à visée curative, et jusque dans l'approche de la mort.

Or, un tel souci aide à reconnaître que la responsabilité première de chacun reste la quête d'une vie sensée, quelles que soient les perturbations de ses sens et sensations. Il devient alors possible d'opérer plusieurs découvertes : si la guérison facilite le plus souvent l'advenue du sens parce qu'elle fait goûter la « générosité de la vie », elle peut aussi favoriser la fuite devant la responsabilité envers soi-même et autrui ; inversement, si ne pas guérir représente un poids de ténèbres et d'absurdité qui semble rendre vaine la recherche du sens, cela peut aussi constituer une provocation à oser risquer malgré tout une démarche de foi, d'espérance et d'amour. Mais alors, une telle démarche se vit avec « crainte et tremblement » et conduit à expérimenter quelque chose de « l'insoutenable » vulnérabilité de l'être ! Or c'est précisément cet insoutenable-là que la Révélation chrétienne met en son centre et transfigure.

### Point de vue théologique

« Comme Moïse éleva le serpent dans le désert, ainsi faut-il que soit élevé le Fils de l'homme, afin que quiconque croit ait par lui la vie éternelle » (Jn 3, 14-15). Cette parole de Jésus adressée à Nicodème résume, selon nous, l'essentiel de la vision chrétienne du rapport entre guérison, salut et vulnérabilité. Elle peut aussi servir aisément de transition entre nos réflexions anthropologiques et notre approche théologique puisque l'emblème des professions médicales, le caducée, recourt précisément au symbole du serpent.

#### *Le serpent d'airain*

Le verset johannique fait allusion au récit dit du « serpent d'airain » rapporté au livre des Nombres (Nb 21, 5-9). Las de marcher dans le désert et de n'avoir « qu'une nourriture de famine », le peuple hébreu récrimine contre Dieu et Moïse. La réponse de Dieu est d'envoyer des serpents dont la morsure fait mourir ; ce qui conduit le peuple à prendre conscience de son péché et à demander l'intercession de Moïse pour que prenne fin cette épreuve supplémentaire.

La façon dont est exaucée cette dernière supplique apparaît fort significative. Yahvé demande à Moïse de forger un serpent en métal, de le mettre sur un étendard et de proclamer au peuple : « Quiconque aura été mordu et le regardera, restera en vie. » Ainsi Dieu ne supprime pas la vulnérabilité de ceux qui appellent son secours : les serpents continuent à exister et à mordre. Il n'invite pas non plus à occulter la possibilité de la mort. Bien au contraire ! Il demande d'avoir l'audace de poser son regard sur l'animal dangereux susceptible de blesser mortellement. Cependant, comme un tel rappel risque d'être trop terrifiant, le serpent ne sera pas de chair, mais d'airain et fait de mains d'homme. Le triple rapport à la vulnérabilité, à

la faute commise envers Dieu, et à la mort est donc médiatisé par un geste peu générateur d'angoisse : porter son attention sur un objet esthétique ; mais un objet qui, loin d'arrêter, à la manière du veau d'or, le regard sur lui-même, renvoie précisément à un au-delà, c'est-à-dire à la promesse de Dieu : « Tu resteras en vie. » La façon de se tourner vers le serpent d'airain diffère donc profondément de celle décrite dans les premiers livres de la Genèse (Gn 2-3). Alors qu'Adam et Ève, en Éden, prêtent l'oreille aux propos fallacieux du serpent rusé qui leur promet l'invulnérabilité : « Vous serez comme des dieux ; vous ne mourrez pas », et finissent par se défier de la parole du Créateur, les Hébreux dans le désert en regardant le serpent d'airain font une humble démarche de foi en Dieu et en Moïse. Est ainsi surmontée la tentation du déni de la mort, et souligné ce qui fait la racine même du péché : le soupçon porté sur un Dieu censé vouloir la mort de l'homme, alors qu'il désire sa vie (Dt 30, 19).

### *La vulnérabilité du Christ*

On comprend dès lors que l'évangile de Jean fasse allusion, dans l'entretien entre Jésus et Nicodème, à cet épisode du livre des Nombres : le Fils de l'homme, élevé sur la croix et dans la gloire, est le sauveur. Au lieu d'être, comme en Genèse 2-3, père du mensonge, et de conduire à la honte devant l'autre, à la peur de Dieu, et finalement à la mort, le Verbe qui a planté sa tente parmi les hommes est la Voie et la Vérité. Lui donner sa foi, c'est accéder par lui à la Vie éternelle.

Mais un tel don suppose que l'on prenne d'abord le temps de contempler la kénose du Verbe sur le bois du supplice. Chose difficile s'il en est car cela risque de jeter une lumière crue sur la finitude de l'homme, son péché, et les structures sociales aliénantes qui en résultent. Aussi, recevoir la Vie par la médiation de l'attention portée au crucifié implique-t-il une conversion du regard, du type de celle opérée par le centurion face à Jésus agonisant. Là où

d'autres ne voient qu'un prétendu sauveur incapable de se sauver lui-même, allant jusqu'à crier : « Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné ? », l'officier romain pose un regard qui perce les ténèbres de l'horreur, et proclame : « Vraiment celui-ci était le Fils de Dieu » (Mc 15, 39). La vulnérabilité d'un supplicié criant sa détresse et son questionnement devient source de foi vivifiante. Véritable folie pour la sagesse des Grecs ! (1 Co 1, 23).

Toutefois, on pourrait penser qu'une telle prise de conscience de la vulnérabilité du Fils est anéantie par la victoire de la résurrection. Ce serait là une vision erronée. Le message du Ressuscité n'est décidément semblable en rien à celui du serpent de l'Éden ! Tout d'abord on ne peut reconnaître Jésus Vivant qu'à travers l'obscur clarté d'une démarche de foi, toujours vulnérable sous les coups de boutoir du doute (voir Jn 20, 24-28). Ensuite le découvrir dans sa gloire, c'est le contempler marqué par les plaies de sa passion ; et celles-ci constituent pour l'homme de véritables « traces de mémoire » qui lui redisent sa condition mortelle et sa capacité à pervertir sa liberté jusqu'à accepter de tuer un innocent. Enfin, la péricope du jugement dernier en Matthieu 25 rappelle que le Ressuscité se donne de façon privilégiée à travers l'accueil de ceux qui sont dans des situations de vulnérabilité extrême : affamés, assoiffés, étrangers... Rencontrer le Christ, « ce Fils de l'homme élevé », fait ainsi subir à la superbe de l'être humain une morsure mortelle ; mais c'est pour laisser place libre à une humble foi qui ouvre un chemin de vie, car tel est en définitive le salut de Dieu ici-bas. C'est bien une telle foi salvifique que décrivent les récits de guérison dans le Nouveau Testament. Illustrons-le en examinant rapidement un seul d'entre eux : la guérison des dix lépreux en Luc 17, 12-19.

### *La guérison des dix lépreux*

Ce récit met en scène dix hommes, dont un Samaritain, atteints par une maladie de peau. Une telle affection – l'an-

thropologie contemporaine nous le rappelle – touche très fortement l'individu car elle l'atteint en ce qui fait frontière entre son intériorité et le monde extérieur<sup>9</sup>. Elle est souvent symptôme de conflits psychiques assez archaïques, et alimente presque toujours des sentiments de souillure et de honte. Elle devient donc facilement source d'exclusion sociale. Être atteint de lèpre, c'est pour ainsi dire être condamné à se terrer et à se taire. Aussi n'est-il pas étonnant que le livre du Lévitique classe de telles maladies parmi celles qui, causes d'impureté, imposent une distance avec autrui, et requièrent une ritualité spécifique quand elles viennent à prendre fin (Lv 13-14). Être guéri de la « lèpre », ce n'est pas simplement retrouver une peau présentable. C'est simultanément pouvoir reconquérir une meilleure image de soi et retrouver sa place de sujet de parole dans son groupe d'appartenance. Si l'on est croyant, c'est aussi oser s'approcher à nouveau de Dieu, de ce Dieu qui faisait peur tant il apparaissait comme le Pur par excellence ; c'est enfin se tenir prêt à accueillir le salut dans la gratuité.

Le récit de Luc confirme précisément ces différents mouvements qui font passer de la maladie au salut, moyennant la foi. Tout d'abord, les lépreux ne se terrent plus : ils vont au-devant du Christ. Puis, tout en se tenant à distance comme l'exige la loi, ils brisent leur silence : c'est à grands cris qu'ils sollicitent la pitié du Maître. Enfin, bien qu'ils soient continuellement objets de défiance, ils osent faire confiance en la parole du Christ : « Allez vous montrer aux prêtres. » Ils se mettent donc en route, acceptant de se référer à la Torah (Lv 14, 2-3) et de prendre en compte la dimension communautaire de leur état corporel. Et voici que, sur le chemin, ils sont *purifiés*. L'un d'eux, le Samaritain, voyant qu'il était *guéri*, revient sur ses pas : il ne peut ni se taire, ni se terrer ; il marche en glorifiant Dieu

9. Pour une étude psychanalytique des fonctions de la peau, on se reportera à D. ANZIEU, *Le Moi-peau*, Paris, Dunod, 1985 et *L'Épiderme nomade et la peau psychique*, Paris, Apsygée, 1990.

à haute voix. Il reconnaît le don que lui a fait le Maître, laissant ainsi pénétrer en lui la gratuité du Royaume. Il le fait toutefois par un geste en partie inadéquat : il se prosterne aux pieds de Jésus ; geste qui arrête la marche et n'est pas sans rappeler celui des Hébreux devant le veau d'or (Ex 32, 1-8) ou encore celui exigé par le diable en Luc 4, 7. C'est pourquoi le Christ, qui est Voie, lui dit : « Relève-toi, va ; ta foi t'a sauvé. »

Ainsi, dans cette péricope, tout est mouvement, tout est re-surrection, comme si l'évangéliste voulait rappeler que recouvrer la santé, être réinséré dans la communauté humaine, et en définitive recevoir le salut, exigeaient de l'être humain la reconnaissance de son statut d'*homo viator* devant et avec Dieu. Seule en effet une telle reconnaissance dans la foi peut faire de la guérison une étape du salut, car seule elle permet de laisser la puissance du Christ se déployer dans l'être tout entier, y compris et surtout dans ses zones les plus vulnérables (2 Co 12, 9).

### Conclusion

On l'aura pressenti, la liturgie chrétienne bien comprise et vécue, loin d'oublier ces vérités bibliques sur la guérison et le salut, en constitue un mémorial qui touche le sujet humain au plus profond de sa corporéité et de son psychisme. La célébration eucharistique, centre de toute la liturgie, en est la meilleure preuve. Elle peut en effet être considérée comme une mise en œuvre ritualisée de la parole de Jésus à Nicodème : « Il faut que soit élevé le Fils de l'homme, afin que quiconque croit ait par lui la vie éternelle » (Jn 3, 14-15). En faisant simultanément mémoire et de l'élévation du Messie sur la croix et de son élévation dans la gloire, une telle célébration est le rappel incessant que Dieu ne protège pas l'homme *de* sa vulnérabilité, mais le sauve *dans* sa vulnérabilité. Ce rappel devient particulièrement puissant quand l'eucharistie est reçue en viatique : alors que le sujet croyant perçoit qu'il ne peut plus guérir, le sacrement du passage de la mort vers la vie vient

lui signifier que le salut du Christ va se réaliser pour lui en plénitude.

Il en est de même lors de la célébration du sacrement des malades. Au moment où le baptisé, atteint gravement par la maladie, ressent plus que jamais sa vulnérabilité, le rite le remet devant la dialectique de la guérison et du salut. En effet, les monitions du prêtre, les bénédictions, les oraisons proposées par le rite romain nouent les demandes de guérison, celles de libération du péché, et celles de la Vie éternelle, plénitude du salut. La foi du malade est ainsi sollicitée. À la suite de son Maître subissant une crise d'angoisse dans le jardin de Gethsémani, il devient capable de murmurer dans la confiance : « Père, si c'est possible, que ce calice s'éloigne de moi... » (Mt 26, 39.) Ou encore, à l'exemple de tant de malades sollicitant le pouvoir thérapeutique de Jésus, il ose prier ainsi : « Si tu peux quelque chose, viens à mon aide » (Mc 9, 22). Enfin, si la maladie, avec tous ses effets déstructurants, persiste, il trouve encore l'audace de dire comme l'apôtre Pierre pris de peur devant les abîmes qui s'ouvrent à ses pieds : « Seigneur, sauve-moi ! » (Mt 14, 30.)

A VULNÉRABILITÉ n'est pas accidentelle chez l'être humain. Elle est inhérente. Xavier Thévenot, s.d.b., elle n'est donc pas un mal. Institut catholique de Paris.

Avec le mal et la souffrance sont infiniment complexes. La question, du reste, se pose au cœur même de la Bible. Il n'est pas à s'en étonner. Comment en effet parler de ce qui concerne l'homme sans tenir compte de sa réalité la plus fragile, mais aussi souvent la plus dure : celle de sa mortalité et de la fragilité qui lui est intimement liée ? Il ne faut pas bien loin dans la lecture de la Genèse pour y être confronté. Aussi, avant d'interroger les Psaumes sur cette question, il est bon de prendre la mesure du cadre global dans lequel la pose le début du récit biblique.

... pour vivre

... récit de la création de l'être humain (Gn 2, 4-5)